

une époque qui n'est peut-être pas très-reculée.

Il n'y avait pas d'habitans sur le promontoire; mais on en vit sur les bords du bras de mer de l'isthme sablonneux. Il sembla que les oiseaux chantaient mieux qu'à Port-Jackson.

Ce ne fut que le 24 février que Bass revint dans la colonie, ayant très-fréquemment été obligé, par la violence des vents, de chercher un refuge dans les anses le long de la côte. Il n'avait embarqué que pour six semaines de vivres; mais grâce aux ressources que lui fournirent les poissons et les oiseaux aquatiques, et à l'aide d'un peu d'abstinence, il prolongea son voyage au-delà d'onze semaines. Son ardeur et sa persévérance furent couronnées d'un succès que l'on n'aurait pas prévu, en songeant aux faibles moyens dont il disposait. Toute la partie de la côte vue auparavant par Cook, de Port-Jackson jusqu'à Rams-Head, sur une longueur de trois cents milles, fut explorée avec une exactitude qui la fit bien mieux connaître; et depuis Rams-Head, Bass la suivit le premier pendant trois cents milles. Il trouva qu'au lieu de se diriger constamment au sud pour se joindre à la Terre Van-Diemen, comme Fumeaux l'avait supposé, elle courait au-delà d'un certain point dans une direction presque opposée, et semblait exposée aux fortes lames d'une mer ouverte. Bass ne doutait nullement de l'existence d'un large dé-

troit qui séparait la Terre Van-Diemen de la Nouvelle-Hollande, et il céda bien malgré lui à la nécessité de retourner à Port-Jackson, avant d'avoir mis ce point dans un si grand degré d'évidence, qu'il ne fût plus possible à d'autres de ne pas y croire.

Un voyage entrepris expressément pour faire des découvertes dans un bateau ouvert, et pendant lequel une étendue de six cents milles de côtes avait été reconnue généralement par un temps orageux, offre peut-être un exemple unique dans les fastes de la navigation. L'homme qui l'a effectué, et qui, hélas! n'est plus, mérite une place honorable parmi ceux dont le zèle et le courage ont fait faire des progrès à la géographie.

Pendant que Bass était absent pour son expédition, Flinders obtint du gouverneur de la colonie la permission de s'embarquer sur une goëlette chargée d'aller retirer ce qui restait de la cargaison du bâtiment qui avait fait naufrage sur une petite île, à une grande distance au sud de Port-Jackson; il partit le 1^{er}. février 1798. Le 15 on arriva le long de cette île qui fait partie du groupe des îles Furneaux. En passant on reconnut le promontoire Wilson.

Flinders profita du loisir que lui laissait l'opération à laquelle se livrait le capitaine de la goëlette, pour reconnaître l'archipel rocailleux dont il était environné; ces îles sont habitées unique-

ment par des wombats, petits quadrupèdes de ces régions, par des milliers de phoques de deux espèces, et par des oiseaux de mer; les matelots tuèrent un grand nombre de phoques pour avoir leur peau.

Flinders trouva des passes sûres entre la grande île et les îlots qui sont au sud. Ils forment la partie méridionale des îles Furneaux, et n'ont d'autre eau douce que celle qui dans certaines saisons se rassemble dans de petits étangs. Quelques-uns en sont absolument dépourvus. La roche dont ils sont composés, et qui probablement est commune à tout le groupe, est généralement un granit blanchâtre qui incline quelquefois au rouge; il est rempli de petites taches noires. Le quartz y est en plus grande proportion qu'on ne l'y voit ordinairement; et l'on en trouva souvent des cristaux sur le rivage. On supposa que les taches noires étaient des grains d'étain, qui avaient communiqué une qualité délétère à l'eau, puisque plusieurs personnes de l'équipage naufragé, qui avaient bu de celle que distillent ces rochers, étaient mortes; alors on cessa d'en faire usage. Dans le petit nombre d'endroits où il n'y avait pas de granit, on trouva du schiste noir et du grès en couches minces, disposées à peu près en ligne perpendiculaire avec l'horizon; mais le granit remplissait les fissures des couches; il s'y était même introduit dans deux endroits une

substance que son aspect fit regarder comme de l'amygdales.

Les arbres de l'île Préservation, sur laquelle l'équipage naufragé s'était sauvé, et qui n'est qu'un îlot au sud-ouest de la grande île, offraient un phénomène très-remarquable. Les plus gros n'avaient que le diamètre de la jambe d'un homme; tous étaient décrépits. La partie supérieure des branches continuait à être ligneuse, tandis que les racines à la surface de la terre, et les troncs à une certaine hauteur, étaient d'une substance pierreuse, qui ressemblait à du calcaire. En les brisant, ce qui n'était pas difficile, on voyait quelquefois les couches concentriques du bois qui conservait sa couleur, comme si la transformation n'eût pas été complète; dans le plus grand nombre, on ne distinguait que des traces circulaires. Ces arbres se trouvent généralement dans une vallée sablonneuse près du centre de l'île, qui de même est remarquable par la quantité d'ossements d'oiseaux et de petits quadrupèdes dont elle est parsemée. Bass qui examina ces pétrifications plus attentivement, pensa qu'elles étaient produites par l'eau.

Les montagnes de l'île Cap-Barren s'élèvent à une hauteur considérable; celle d'un pic dont cependant quelques autres approchent beaucoup, est à plus de 1200 pieds au-dessus du niveau de

la mer. Les îles plus petites sont bien moins hautes; leur partie supérieure est généralement couronnée d'une grosse masse de granit, sur laquelle, dans quelques îlots, notamment dans Rum-Island, il y en a une autre plus petite, arrondie, isolée, qui est placée dans une cavité, comme une tasse dans sa soucoupe. « A l'aide de ma lunette d'approche, dit Flinders, je vis que le sommet du pic de Cap-Barren offrait cette particularité. Les parties inférieures de ces îles sont généralement sablonneuses; et souvent au-dessous des montagnes, il se forme des marais et des étangs; leur eau a ordinairement une teinte rougeâtre; et j'en vis un où elle était si foncée, et ressemblait tant à du sang, que je la goûtai: je ne lui trouvai qu'un goût saumâtre. Je ne puis décider si des terres ou des métaux lui donnent cette couleur, quand elle coule le long des montagnes, ou si ce sont les feuilles et les racines des plantes qui la lui communiquent: je penche pour la première opinion. »

Toutes ces îles sont couvertes de broussailles, parmi lesquelles, dans les parties les plus abritées et les moins stériles, sont mêlés quelques arbres rabougris, qui semblent se dépouiller annuellement de leur écorce, et être des espèces d'eucalyptus. Les broussailles tapissent même les rochers, pourvu qu'elles puissent gagner pied dans

le moindre coin; elles sont ordinairement impénétrables, et dans les parties méridionales et occidentales des îles, elles prennent une forme déprimée qui prouve la force et la constance des vents soufflant de ces côtés. C'est entre les herbes traçantes que le coupeur-d'eau se réfugie de préférence; les manchots se nichent entre des salicornes rampantes, qui croissent sur des espaces considérables derrière la plage. Quelques arbrustes, et une herbe qui croît dans les terrains humides, près des bords des étangs et des marais baignés par l'eau fraîche, et qui, bien qu'un peu grossière, pourrait servir de nourriture au bétail, complètent le petit nombre de végétaux dont la nature a pourvu ces îles.

Les animaux sont bien plus nombreux; ce sont le phoque velu et le phoque à nez pointu, le coupeur-d'eau et le manchot. Parmi les phoques velus, quelques vieux mâles sont d'une taille énorme et d'une force extraordinaire. Flinders tira un coup de fusil à un de ces animaux, assis sur le sommet d'un rocher, le muffle tendu vers le soleil; la charge était de trois balles; l'animal roula sur lui-même, et plongea dans l'eau; mais dans moins d'une demi-heure il reprit sa place et son attitude. Un second coup fit jaillir le sang de sa poitrine à une grande distance; il tomba mort. Son poids égalait celui d'un bœuf

ordinaire. Le phoque à nez pointu paraît fréquenter les plages, les pointes et les roches abritées; tandis que celles qui sont exposées à la violence des vagues sont préférées par l'autre espèce de phoque, qui est plus belle et plus forte.

Des quantités innombrables de coupeurs-d'eau fréquentent les parties de ces îles tapissées d'herbes touffues et entrelacées. Ces oiseaux creusent des terriers comme des lapins, et y pondent un ou deux œufs énormes : le soir ils reviennent de la mer, ayant l'estomac rempli d'une substance gélatineuse, qu'ils ont recueillie à la surface des eaux, et ils en rejettent une partie dans le gosier de leurs petits. Quelques instans après le coucher du soleil, ils obscurcissaient l'air par leur grand nombre, et ils se passait plus d'une heure avant que leurs cris eussent cessé, et que chacun eût trouvé son repaire. Ces oiseaux fournirent à l'équipage du navire naufragé un exemple de persévérance bien remarquable. Les tentes avaient été dressées tout près d'un terrain rempli de leurs terriers; beaucoup de ces trous furent donc nécessairement comblés par les pas des hommes qui marchaient sans cesse dessus. Malgré cet inconvénient, malgré les milliers de ces oiseaux qui furent tués, puisque pendant six mois ils formèrent la principale nourriture des Anglais, leur nombre ne parut pas diminué, et il n'y avait pas

un terrier de moins, excepté dans les endroits que les tentes recouvraient. Cet oiseau est à peu près de la taille d'un pigeon; écorché et fumé, c'est un manger passable. On s'en procurait telle quantité que l'on désirait, en envoyant le soir des hommes sur le rivage; il suffisait d'enfoncer le bras jusqu'à l'épaule dans le terrier, et de saisir prestement le coupeur-d'eau. Cependant on courrait le risque de prendre un serpent au lieu d'un oiseau.

C'est la petite espèce de manchot qui fréquente ces îles; le dos et les parties supérieures sont d'une couleur bleu de plomb; les parties antérieures et le ventre sont blancs. On les trouvait généralement pendant le jour sur des rochers, ou dans des trous près du bord de l'eau. Ils creusent des terriers comme les coupeurs-d'eau; cependant il paraît qu'ils n'y retournent pas tous les soirs comme ceux-ci, excepté dans le temps où ils couvent. Jamais ils ne se mêlaient avec eux, ni ne s'éloignaient beaucoup de l'eau salée. Ils préféreraient pour pondre, les lieux situés derrière la plage, et où le sable est couvert de plantes salées. Leur chair est si coriace et si rance, que si leur peau n'eût pas servi à faire de bonnets assez jolis et impénétrables à la pluie, on ne les eût pas inquiétés.

Les quadrupèdes de ces îles sont le kangorou,

le vombat et le fourmillier épineux à bec de canard. On les trouve aussi à la Nouvelle-Hollande.

Parmi les oiseaux qui fréquentent les îles Furneaux, les plus précieux sont le cygne et l'oie noire. Le premier n'y vient probablement que pour pondre ; car on l'y voit rarement, même dans les étangs d'eau douce. L'oie noire est une espèce de bernache. Elle se nourrit d'herbe, et va rarement à l'eau. Elle fournit nos meilleurs repas, dit Flinders ; mais elle avait fini par devenir farouche. On aperçut quelquefois des cormorans, des mouettes, ainsi que des corneilles, des éperviers, des perruches et de petits oiseaux. Le poisson était peu abondant.

« On me montra dans l'île Préservation des serpens tachetés de jaune et longs de quatre pieds. Ils se nichent quelquefois dans les terriers des coupeurs-d'eau, probablement pour manger les petits. Un matelot en retira un d'un trou, où il s'attendait à trouver un oiseau. La promptitude de son mouvement le préserva heureusement d'être mordu. Quoique ces reptiles aient les poches à poison, cependant personne n'éprouva sa virulence. »

La goëlette fut prête à faire voile le 25 février. Comme elle n'était pas à la disposition de Flinders, il ne put l'employer à résoudre des doutes qui s'élevaient dans son esprit sur la jonction de la Terre Van-Diemen avec la Nouvelle-Hollande

Il ne connaissait pas encore le résultat de la campagne de son ami Bass. Or, apercevant de la fumée dans l'intérieur des terres au sud des îles Furneaux, il jugea qu'elles étaient habitées. Mais les îles intermédiaires ne l'étant pas, il croyait les deux grandes terres unies ; car il était difficile de supposer que des hommes eussent atteint la plus éloignée, sans avoir touché à celles qui étaient dans l'intervalle, et il n'était pas probable qu'arrivés sur celles-ci, ils y fussent morts de faim. D'un autre côté, la force des marées qui portaient à l'ouest au-delà des îles, ne pouvait être produite que par un bras de mer extrêmement profond, ou par un détroit. Ces circonstances contradictoires l'embarrassaient beaucoup.

Le 9 mars il fut de retour à Port-Jackson. Bass lui communiqua ses notes et ses observations : alors toutes ses incertitudes s'évanouirent. Il pensa qu'il ne manquait plus d'autre preuve de l'existence d'un passage entre la Nouvelle-Hollande et la Terre Van-Diemen, que de traverser ce détroit. Il aurait bien voulu partir sur-le-champ pour acquérir cette démonstration positive ; son service l'appela ailleurs.

Cependant l'accomplissement de ses desirs ne fut que différé. Au mois de septembre le gouverneur Hunter lui confia le commandement du *Norfolk*, sloop de vingt-cinq tonneaux, en l'au-

torisant à pénétrer au-delà des îles Furneaux, et s'il existait un détroit, de le traverser, et de revenir en faisant le tour de la Terre Van-Diemen. On lui permit d'employer trois mois à cette reconnaissance; on lui donna des vivres en conséquence, et il choisit un équipage de huit bons matelots. Flinders était ravi; il fut au comble de ses vœux quand on lui permit de prendre avec lui son ami Bass.

Le 7 d'octobre ils firent voile de Port-Jackson avec un navire dont le capitaine et le subrécargue, d'après le rapport de Flinders sur l'immense quantité de phoques que l'on pouvait se procurer aux îles Furneaux, avaient pris le parti d'y faire une expédition.

S'étant arrêtés au nord du cap Howe, afin de lever le plan d'une baie, Flinders et l'autre capitaine traversaient une forêt pour arriver à sa rive septentrionale, où le premier se proposait de mesurer une base. Tout à coup leurs oreilles furent frappées des cris de trois femmes qui emportèrent leurs enfans, et s'enfuirent en donnant les marques de la plus grande consternation. Bientôt un homme parut; il était de moyen âge, sans autre arme qu'un *queddie*, ou cimeterre de bois. Il vint à nous, dit Flinders, avec un air de confiance insouciant. Nous lui fîmes bon accueil, et nous lui donnâmes du biscuit. En revanche il nous pré-

tenta un morceau de graisse dégoûtant, probablement de baleine. J'en goûtai, et guettant pour la cracher le moment où il ne me regarderait pas, je m'aperçus qu'il en faisait de même de notre biscuit, dont le goût ne lui paraissait probablement pas plus agréable que celui de sa baleine ne l'était pour nous. Il nous suivit jusqu'à la plage où nous allions, et en marchant ramassa dans l'herbe une longue lance de bois, dont la pointe était garnie d'un os. Il la cacha de nouveau, en nous faisant signe qu'il la reprendrait à son retour. Il regarda avec indifférence, peut-être même avec mépris, nos opérations trigonométriques, et nous quitta, persuadé sans doute qu'il n'avait rien à craindre de gens qui s'occupaient si sérieusement.

« Le 11 je préparais un horizon artificiel pour observer la latitude, lorsqu'une troupe de huit sauvages se mit à crier sur la côte au-dessus de nous; en même temps il nous montrèrent leurs mains pour nous prouver qu'ils n'étaient pas armés. Nous n'étions que trois; nous avions pour armes un pistolet de poche et deux fusils. Ils ne s'en effarouchèrent pas, et nous les gardâmes en nous asseyant au milieu d'eux. C'étaient tous des jeunes gens mieux faits et plus propres que les naturels des environs de Port-Jackson ne le sont ordinairement. Leur physionomie annonçait de la bienveillance et de la curiosité mêlée cependant

d'un peu de crainte. Nos personnes et nos habits fixaient leur attention, préférablement aux petits présens que nous leurs fimes, et qui semblèrent ne leur causer qu'un plaisir momentané. Le soleil en s'approchant du méridien m'appela sur la plage; ils retournèrent dans les forêts, très-contens de ce qu'ils avaient vu. Nous n'aperçûmes parmi eux aucune espèce d'armes; mais nous connaissions trop bien ce peuple, pour ne pas être assurés qu'il était prudent d'avoir sans cesse l'œil sur les bois pendant que nous faisons notre opération, afin d'éviter toute surprise. »

Trois jours après Flinders était par $59^{\circ} 11'$ sud; il n'avait pas vu dans l'ouest la terre que Furneaux y a supposée. On n'en aperçut pas non plus de toute la journée, quoique l'atmosphère fut très-claire. Il reconnut ensuite au sud de petites îles qu'il avait découvertes dans une autre campagne; il les avait nommées *Groupe de Kent*: elles sont peu importantes. Il se dirigea ensuite au sud des îles Furneaux. Le navire qui lui avait tenu compagnie, mouilla dans le port de l'île Préservation; des tentes furent établies à terre le long d'un ruisseau d'eau douce, et la chasse aux phoques commença.

Quant à Flinders, il s'occupa de l'objet pour lequel il avait été expédié; la force du vent d'ouest l'empêchant jusqu'au 31 octobre d'avancer le

long de la côte septentrionale de la Terre Van-Diemen, il employa ce temps à vérifier ses précédentes reconnaissances. Bass de son côté examinait le pays et ses productions.

Le premier cap de la Terre Van-Diemen auquel Flinders aborda, fut le *cap Portland*, appelé ainsi en honneur du duc de ce nom, alors secrétaire d'état. Il reconnut avec soin la côte qui était sablonneuse, et entrecoupée de pointes pierreuses; le pays au-delà était bas et sablonneux à la distance de trois milles, ensuite il s'élevait graduellement en formant des coteaux en pente douce, verdoyans et entremêlés de jolis bouquets de bois et d'arbres isolés; il offrait un coup d'œil agréable. Plus loin on distinguait çà et là les cimes nues et raboteuses d'une chaîne de montagnes, ce qui formait un contraste pittoresque avec la belle verdure du premier plan. Des îlots étaient épars le long de la côte, qui était quelquefois entrecoupée de baies et de pointes rocailleuses. On espéra rencontrer bientôt l'embouchure d'un fleuve assez considérable, car les montagnes de l'intérieur que l'on aperçut en s'avancant à l'ouest, présentaient une chaîne haute et étendue; le pays près de la mer devenait plus stérile. Le 3 novembre on découvrit le fleuve qui se jetait par trois embouchures dans une baie, et formait un bon port.

Parmi les îles situées dans cet endroit, on en vit une couverte d'herbes longues et grossières, et de buissons entremêlés de petits arbres. Elle est fréquentée par les goëlands et les cygnes noirs qui viennent y pondre : dans plusieurs nids que ceux-ci venaient de quitter, on trouva des coquilles brisées ; c'étaient des preuves convaincantes que les naturels de la Terre Van-Diemen manquaient de moyen pour les transporter d'un rivage à l'autre, car cette île est à peine à deux encâblures de la côte.

Indépendamment de cette grande rivière, on découvrit un ruisseau d'eau excellente qui tombait dans la baie. Le rivage offrait des traces récentes du séjour des naturels ; et les Anglais, après être retournés à leur sloop, en aperçurent un qui s'occupait ou s'amusait à mettre le feu à l'herbe dans différens endroits ; il n'attendit pas les voyageurs. Ceux-ci allèrent à une île où ils virent de la fumée s'élever ; les sauvages les évitèrent de même ; car en débarquant, on en vit trois qui s'en allaient en marchant sur le banc de sable qui unit cette île à une pointe de terre basse et sablonneuse située vis-à-vis. La troupe consistait en un homme, une femme et un petit garçon. Les deux premiers étaient enveloppés de quelque chose qui ressemblait à des manteaux de peau.

On avait fait la provision d'eau, et l'on était

prêt le 7 novembre à continuer le voyage ; mais la largeur et la profondeur du fleuve, ainsi que la force des marées, étaient des indices trop évidens de la longueur de son cours, pour qu'on ne l'examinât pas plus en détail. On le remonta pendant deux jours jusqu'à un point où sa largeur n'était plus que d'un quart de mille, son eau à moitié douce, et sa profondeur à demi-flot de onze brasses à une brasse et demi. Il se dirigeait d'abord au sud-sud-ouest, puis à l'est-sud-est. Flinders monta sur un coteau voisin, et vit qu'au-delà il s'élargissait de nouveau, et tournait plus au sud ; plus loin il traversait trois chaînes de collines, et au-delà, des montagnes aux cimes aiguës et aux pointes avancées desquelles le grand éloignement donnait une teinte azurée. Flinders jugea que c'étaient les mêmes qu'il avait aperçues du cap Portland, et que les sources du fleuve devaient s'y trouver. Leur distance concourut, avec la force de la marée et la profondeur de l'eau, à lui faire penser que la partie la plus considérable du fleuve restait encore à reconnaître.

En explorant les îlots et les bancs situés à son embouchure, on vit sur une pointe de terre une troupe de cygnes noirs, qui étaient au nombre d'environ cinq cents. Leur grosses plumes étaient tellement entremêlées avec le sable, qu'elles composaient une partie du fond de la plage. Cette